

H W A N G   S O K - Y O N G

L' O M B R E   D E S   A R M E S

*Roman traduit du coréen par Lim Yeong-hee,  
Françoise Nagel et Marc Tardieu*

*Présenté par Cécile Wajsbrot*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

La couverture de *L'Ombre des armes*  
a été créée par David Pearson.

Titre original :  
*Mugi-ui-kunul*  
Hwang, Sok-yong.

© Hwang Sok-yong, 1985.  
© Zulma, 2003, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

## PRÉFACE

*L'Ombre des armes* se passe pendant la guerre du Viêt Nam et en décrit un aspect méconnu – la participation de la Corée, pays allié auquel on a un peu forcé la main, aux côtés des armées américaine et sud-vietnamienne.

La France a quitté les lieux depuis un certain temps, suite à la défaite de Diên Biên Phu et aux accords de Genève (juillet 1954), qui consacrent la division du Viêt Nam en un nord et un sud, de part et d'autre du 17<sup>e</sup> parallèle. Au nord, la République démocratique de Hô Chi Minh, au sud, la dictature de Diêm puis le régime du général Thieu. Les États-Unis, qui depuis le déclenchement de la guerre de Corée, en 1950, finançaient en sous-main la guerre d'Indochine française – lutte du « monde libre » contre le communisme, l'axe du mal de l'époque, en quelque sorte – intensifient progressivement leur présence dans la région jusqu'au véritable engagement, en août 1964, après l'attaque de deux destroyers américains par la flotte nord-vietnamienne dans le golfe du Tonkin. On connaît le reste, l'opposition grandissante de l'opinion, l'enlisement, les lourdes pertes, les accords de Paris, en 1973, et le retrait américain.

Mais revenons au roman. L'histoire se passe autour de l'offensive du Têt lancée par les communistes en janvier-février 1968, au plus fort de l'engagement

américain. Ahn Yeong-kyu, caporal coréen (plus tard promu sergent), est transféré du front au département d'enquête, où ses investigations doivent porter sur les activités du marché noir de Da Nang, principal port militaire du Sud Viêt Nam. Pourtant, *L'Ombre des armes* n'est pas un roman de guerre. Pas de scènes de combats, à part de rares images surgissant dans la mémoire de Yeong-kyu, mais les fils d'une intrigue serrée, haletante, qui met aux prises tous les protagonistes du conflit, Américains, Vietnamiens partisans de Saïgon ou du FNL, et Coréens, à travers des personnages qui, pour être parfois emblématiques d'une idéologie, n'en ont pas moins l'épaisseur et la complexité de la vie. Par exemple, cette famille dans laquelle les deux frères, Pham Quyen et Pham Minh, ont choisi des camps opposés, dont l'un éprouve l'excitation des stratégies et l'autre, la solitude des âmes éprises d'idéal. Tôï, collègue vietnamien et ami de Yeong-kyu, mystérieux personnage au destin tragique. Ou encore Hae-jeong, Coréenne séduisante au caractère ambigu. Quant au personnage d'Ahn Yeong-kyu (celui chez qui se retrouve l'expérience personnelle de Hwang Sok-yong), sa position d'étranger – sûr de tout oublier à son retour – en fait un acteur à la fois impliqué et distant au regard singulier. Le Viêt Nam est un navire en perdition, un rivage où on peut échouer mais jamais accoster, encore moins s'arrimer. Dans cet univers de violence – dont témoignent les rapports sur les exactions de l'armée américaine qui ponctuent le récit – règne un étrange calme, l'œil du cyclone, peut-être, mais aussi une vision du monde qui se refuse à renoncer aux aspirations, au rêve, à l'émotion – une vision pleine d'humanité.

De retour en Corée, Hwang Sok-yong est loin d'avoir oublié. Quelques nouvelles (dont « Œils-de-Biche », paru dans le recueil *La Route de Sampo*) abordent le sujet – un sujet peu présent, dans la littérature coréenne, et de façon plutôt convenue. Puis le grand œuvre, ce roman, *L'Ombre des armes*, où se déposent les ombres du temps – l'alchimie nécessaire pour passer du réel de la réalité au réel de la littérature.

Paru en feuilleton dans un mensuel en 1983, et en volume en 1985, le roman de Hwang Sok-yong est un acte de courage, dans une Corée dont la situation et la division ne sont pas sans rappeler le Viêt Nam. De plus, la sympathie implicite de l'auteur pour le FNL ne peut que déplaire au régime dictatorial de Chun Doo-hwan. Au point que le second volume (à partir du chapitre 22) attendra le départ de Chun et une relative libéralisation pour paraître (1988) – recevant, l'année suivante, le prix Manhae, l'un des plus prestigieux de la littérature coréenne.

Le texte est revu par l'auteur en 1992 – et c'est cette version que suit la traduction française, la première en Europe.

C. W.

## PERSONNAGES PRINCIPAUX

### LES CORÉENS

AHN YEONG-KYU, membre du détachement coréen au sein du département d'enquête de l'armée américaine.

LE CAPITAINE KIM, chef du détachement coréen.

LE SERGENT-CHEF, membre du détachement sous les ordres du capitaine Kim. Son trafic de bière coréenne attise la colère des Américains.

OH HAE-JEONG, dite Mimi. Elle a été employée de bureau dans un PX américain à Uijeongbu, en Corée, et a vécu successivement avec trois militaires américains. Elle a eu un enfant avec l'un d'eux. Au Viêt Nam, elle a été renvoyée du PX où elle travaillait, pour une affaire d'héroïne. Grâce à sa rencontre avec Pham Quyen, elle obtient la nationalité vietnamienne, sa dernière chance de refaire sa vie. Leur rêve à tous deux est d'amasser assez de dollars pour s'installer à Singapour ou à Hong Kong.

LE GROUPE DE HONG KONG, groupe le plus influent parmi les civils coréens qui se livrent au marché noir à Da Nang.

### LES VIETNAMIENS

PHAM MINH, étudiant en médecine à l'université de Huê. Il rejoint le FNL et devient agent clan-

destin du 434<sup>e</sup> groupe d'action spéciale basé à Da Nang.

PHAM QUYEN, frère aîné de Pham Minh. Commandant dans l'armée du gouvernement vietnamien. Aide de camp du général Liam (gouverneur de la province de Quang Nam), il détient tous les pouvoirs administratifs du gouvernement provincial.

CHAN TI SOAN, fille de fonctionnaire, amie de Pham Minh. Elle est élève de dernière année au lycée Pascal de Da Nang.

LEI, jeune sœur de Pham Minh. Elle fréquente le même lycée que Soan, mais en avant-dernière année.

MI, sœur aînée de Pham Minh et de Pham Quyen. Depuis la mort de son mari, membre du FNL tué au combat, elle vit chez sa mère avec ses deux enfants et dépend financièrement de son frère Pham Quyen.

L'ONCLE TRINH, ex-directeur d'une école primaire de Da Nang. Il a exercé une grande influence sur les jeunes en leur enseignant l'histoire du Viêt Nam. Désespéré, il s'adonne à présent à l'opium.

NGUYEN CUONG, important négociant du marché Lê Loi à Da Nang. Représentant du gouvernement provincial dans toutes les transactions commerciales. Avec Pham Quyen, il projette de récolter la cannelle sur les hauts plateaux du Viêt Nam central et de la commercialiser.

NGUYEN THATCH, jeune frère de Cuong. Il a étudié à l'université de Huê. Il est agent clandestin de la guérilla urbaine de l'un des comités de circonscription du FNL à Da Nang. Son atelier de réparation de voitures cache son engagement secret : il approvisionne le FNL en matériel de guerre.

- LE DOCTEUR TRAN, directeur de l'hôpital de la Croix-Rouge à Da Nang. Chirurgien, il est très attaché au confort et au luxe. Il vit avec sa femme, madame Hué, son fils Huan et sa fille Phuoc, amie de Soan.
- LE VIEUX HIÊN, propriétaire de la maison Puohung. Il est en relation commerciale avec les Américains. Il détient de précieuses informations sur les taux de change de la monnaie militaire, des dollars, ainsi que sur les différents marchés.
- LE LIEUTENANT KIEM, aide de camp du commandant Pham. Il travaille dans l'administration du gouvernement provincial. Originaire de la campagne, ambitieux, il a été enrôlé dans l'armée du gouvernement et nommé officier.
- TÔI, originaire de Da Nang. Après avoir terminé son service militaire dans l'armée du gouvernement, il est employé par le détachement coréen du département d'enquête. Il se lie d'amitié avec Yeong-kyu à qui il sert de chauffeur, d'interprète et d'assistant.
- MADAME LIN, d'origine chinoise, propriétaire du club des Sports. Épouse d'un Anglais né à Hong Kong. Amie intime de Oh Hae-jeong, elle sait traiter les officiers américains avec tact.

#### LES AMÉRICAINS

- STAPLEY, sergent au dépôt de ravitaillement de Turen. Originaire de New York, il aimerait devenir dessinateur de BD. Après avoir été insoumis, il a choisi de venir au Viêt Nam pour éviter la prison, mais finira par désertier.
- LEO, originaire de Chicago, fils d'immigrés italiens, ne rêve que de courses de motos. Employé au dépôt de Turen, il est le principal fournisseur d'Ahn Yeong-kyu.



KRAPENSKY, commandant chez les Marines, chef du département d'enquête. Il a auparavant servi en Corée.

LUCAS, caporal chez les Marines. Membre du département d'enquête. Il a étudié au centre d'études coréennes de Washington et de Hawaï.

Un canon de calibre 105 bombardait sans répit l'autre rive du fleuve. Les rayons blancs d'un soleil brûlant recouvraient le terrain sablonneux, le réseau de barbelés et la forêt de cactus. Disséminées çà et là, des parcelles de jungle semblaient flotter comme des barques sur l'eau. Une route étroite les traversait, bordée de barbelés et de sacs de sable. Utilisée par les militaires, cette route reliait compagnies d'infanterie et bataillons. On entendait de temps à autre des détonations, comme autant de coups de semonce, provenant de tours de guet installées aux postes de contrôle routiers.

Au-delà de la colline s'élevaient d'épais nuages de sable. La poussière descendait des hauteurs, tourbillonnait le long de la route, avançait sur la plaine. À cette heure-ci, les véhicules de ravitaillement étaient déjà passés. Changeant brusquement de direction, une Jeep s'engagea dans un passage étroit entre deux rangées de sacs de sable. La plaine disparut un instant dans une nuée de poussière. Un soldat qui faisait le guet à la barrière s'écria :

- Un véhicule en vue !
- Il vient d'où ?
- Du QG, on dirait.

L'échange entre la sentinelle et son chef d'escouade parut provoquer une certaine agitation parmi

les soldats qui astiquaient leurs armes à l'intérieur de l'abri antiaérien. Ils se dressèrent jusqu'à mi-corps au-dessus de la tranchée pour voir ce qui se passait.

— C'est bien un véhicule du QG. Il vient sûrement chercher quelqu'un.

— Un agent de liaison ?...

— Le nouveau vient d'arriver. Quelqu'un va partir... c'est sûrement ça.

La Jeep stoppa devant le poste de défense. La sentinelle ouvrit la barrière. Une fois la poussière retombée, les occupants du véhicule apparurent distinctement. Le passager n'était pas revêtu d'un uniforme de jungle mais d'une simple tenue de coton noir et portait une casquette de jungle à large visière, de style birman, typique des troupes spéciales. Son chauffeur était habillé pareil. Sur le siège arrière, la place du mitrailleur était vide. L'arme, accrochée de biais, n'était pas chargée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le commandant de la compagnie, émergeant de la casemate, aux nouveaux arrivants en civil.

Ils n'ôtèrent pas leurs lunettes noires. Le passager de la Jeep tendit un dossier sans saluer :

— Je fais partie du département d'enquête. Je viens pour un transfert.

Le commandant jeta un rapide coup d'œil au dossier. Les soldats se turent et cessèrent toute activité, tournant les yeux vers le chef.

— Caporal Ahn Yeong-kyu... Caporal Ahn !

Le soldat se leva d'un air hésitant. Il regarda autour de lui. Visiblement perdu, il s'avança vers le chef. Il avait ôté son casque mais gardé le reste de son équipement au complet. Comme beaucoup de soldats d'infanterie pendant la saison sèche, le caporal Ahn

avait coupé les jambes de son pantalon de jungle au-dessus du genou, laissant des franges effilochées.

Brandissant le dossier, le commandant dit :

— C'est dur... Si on nous enlève les vétérans, qui va se battre ? Il n'y aura plus un seul soldat.

Le chef de la compagnie se plaignait comme si l'homme en civil était chargé de gérer le personnel.

Celui-ci ôta sa casquette birmane pour s'éventer avec.

— Tous ceux qui ont affronté la mort sont des vétérans, déclara-t-il.

— Ce qui compte, c'est l'expérience du combat. Les soldats avec plus de six mois de service sont une denrée rare. Et on ne peut pas les envoyer au front avant huit mois. Les nouveaux posent problème. Il leur faut au moins trois mois pour être opérationnels. Autrement... si on le fait plus tôt... on les évacue par hélicoptères entiers.

Tendant le dossier au sergent qui avait la plus grande ancienneté, le commandant considéra les soldats qui l'entouraient d'un air impuissant. Se préparant à sortir du camp, la Jeep fit demi-tour. L'homme en noir dit au soldat demeuré immobile :

— Allez, dépêche-toi de monter !

— Il faut que j'aille au rapport. Et j'ai des affaires.

— Ton rapport, on s'en fout ! C'est un ordre. Tu peux même venir à poil. Dépêche-toi !

Le soldat regarda le commandant qui le fixa froidement. Cet homme appartenait désormais à autre régiment.

— Allez, fiche le camp.

Le soldat salua son supérieur qui se retournait déjà vers la casemate. Le sergent hocha la tête. De tous les militaires, seul le chef de section lui tendit la main.

— Au revoir. T'en as bien bavé, ici.

Après lui avoir serré la main, le caporal Ahn monta dans la Jeep. Il eut à peine le temps de jeter un dernier coup d'œil au petit abri où il était resté embusqué six mois. Le véhicule s'éloignait déjà. Les soldats qui observaient derrière les sacs de sable paraissaient flous, dans la poussière, avant de s'effacer totalement. Une fois sorti de la zone protégée, le véhicule accéléra. Le caporal Ahn empoigna la mitrailleuse secouée de vibrations pour ne pas s'y cogner. Il se pencha vers l'homme qui était assis devant lui :

— Vous avez l'ordre de me transférer au QG ?

— En tout cas... on peut dire que tu as de la chance, répondit l'autre sans se retourner, visiblement contrarié.

Le chauffeur en civil demanda à Ahn Yeong-kyu :

— Tu étais en poste depuis combien de temps ?

— Exactement cinq mois et quatorze jours.

— On dirait qu'il y a une mission de reconnaissance en cours.

En entendant les mots que l'homme en noir – apparemment sergent – venait de prononcer, le chauffeur éclata de rire :

— Pour quoi faire ? Le centre de Hôi An est déjà pris.

— Alors, c'est une offensive.

— La contre-offensive commence cet après-midi, intervint Ahn Yeong-kyu.

— On arrive à Hôi An. Ce n'est pas comme à Chou Lai. Ici, c'est l'armée régulière.

Cela faisait plus d'un mois que le QG de la brigade avait quitté Chou Lai. Ahn Yeong-kyu appartenait au 2<sup>e</sup> régiment arrivé sur place. On l'avait envoyé deux fois en embuscade dans la banlieue de Hôi An. Il avait

même participé à une opération avec l'ensemble de la compagnie. Il pensait, comme tout le monde, que les combats allaient provoquer de lourdes pertes au cœur de la ville. Mais un soldat d'infanterie ne parlait pas des opérations à venir. Il gardait le silence et ne racontait pas ses rêves. Il se contentait de vérifier son équipement.

Yeong-kyu se moquait de savoir où il allait. Chaque fois que la Jeep faisait des zigzags, il se jetait à plat ventre ou agrippait fébrilement la mitrailleuse. Il n'avait qu'une certitude : il lui faudrait remplir sa gourde au premier arrêt. Avec un peu de chance, il pourrait trouver de l'eau potable dans un puits qui ne sentirait pas le chlore. Ahn Yeong-kyu avait le visage fin, tanné par le soleil. Des yeux bridés, perçants, des lèvres collantes, blanchies par la sécheresse, et les joues creuses. Ses cheveux recouvraient sa nuque. Une barbe poussait sous son menton osseux, hirsute comme une bogue de châtaigne. Même dans les moments de détente, ce petit homme brun restait aux aguets. Il paraissait sans émotion. Ni colère ni douleur. Ses sentiments semblaient s'être calcinés. Il avait suffi d'une quinzaine de jours pour que carnage, soif et chaleur, transforment les combattants en loques écrasées de soleil.

Pénétrant dans l'enceinte du QG, le véhicule ralentit. Après le poste de contrôle apparurent des baraquements de planches recouverts de tôle. Derrière, une double haie de fils barbelés ainsi qu'une tour de guet équipée d'une échelle. Le temps d'avaler leur ration, les sentinelles avaient posé leur mitrailleuse, canon pointé vers le sol. C'était un camp de prisonniers. Derrière les barbelés, une dizaine de détenus, exténués de chaleur, dormaient à l'ombre d'une tente

partiellement repliée. L'un d'eux se leva et fit un geste pour signifier qu'il voulait boire mais le garde lança d'un ton bourru, l'air agacé :

— *Kong deok.*

Le prisonnier s'effondra. Le chauffeur se dirigea vers un autre baraquement où l'homme en noir pénétra seul. Il avait demandé au caporal Ahn de l'attendre mais les minutes passaient sans qu'il réapparaisse. Des véhicules presque entièrement camouflés de branchages franchissaient le poste de garde. Sans doute était-ce l'heure de la relève. Ahn Yeong-kyu ôta son casque métallique, qu'il posa sur le sable pour s'asseoir dessus, et alluma une cigarette. L'un des gardes descendit et s'avança vers les barbelés.

— Tu es qui, toi, le nouveau ?

— Détachement temporaire. En mission.

— Où ça... Police militaire ? Camp de prisonniers ?

— Je n'en sais rien.

— Qui t'a amené ?

— Un homme en noir...

— Tu en as de la chance ! Ils vont t'affecter au département d'enquête. Tu iras peut-être à Da Nang ou à Saïgon. Dans le pire des cas, à Hôï An ou Tam Ky.

Yeong-kyu lança un regard vague aux prisonniers ennemis, derrière les barbelés.

— Tu peux me passer du feu ? dit le garde, attrapant la cigarette de Yeong-kyu pour allumer la sienne.

Il semblait envier le transfert de Yeong-kyu.

— Ici, au département d'enquête, il y a deux adjoints, deux sergents, et un lieutenant qui sont régulièrement détachés dans un bataillon. En ce moment, l'effectif est au complet. Quant au QG de Da Nang c'est le plus important.

À plusieurs reprises, le garde essuya de la manche son visage couvert de sueur et de poussière. Après avoir allumé sa cigarette, il murmura, jetant un rapide coup d'œil aux prisonniers derrière lui :

— Je me suis fourré dans de beaux draps... Ça fait plus de quatre mois que je suis dans ce borborygme. Je vais devenir fou. Même à la section, c'était mieux.

— Tu t'es battu ?

— Je n'ai pas arrêté, pendant deux mois. Mais voilà, on m'a choisi pour une mission minable... Réfléchis, reprit le garde. Tu connais quelqu'un de haut placé, en Corée ? Peut-être que ta famille est intervenue.

— Je n'en sais rien... Tu es sûr que je ne reviendrai plus dans ma section ?

— Sûr. Tu peux dire adieu à ton fusil jusqu'au retour en Corée.

La sentinelle s'éloigna des barbelés. Par moments, on apercevait un cortège de soldats d'infanterie en route vers les banlieues. Des nuages de poussière blanche s'élevaient autour d'eux.

— Allez, viens !

Sortant de la baraque, le sergent en noir appela Yeong-kyu. Celui-ci le suivit à l'intérieur. Il se retrouva tout à coup dans l'obscurité. Incapable de distinguer ce qui l'entourait. Il entendit une voix.

— Caporal Ahn Yeong-kyu, numéro de matricule ?

Il énonça son numéro d'une voix forte :

— Caporal d'infanterie, adresse...

S'habituant peu à peu à la pénombre, Yeong-kyu aperçut un bureau métallique qui lui faisait face. Un homme maigre avec des lunettes noires et un T-shirt y était installé. Il avait en main un dossier où étaient inscrits tous les détails le concernant. Après avoir



passé chaque point en revue, niveau d'étude, situation de famille, groupe sanguin, assiduité, l'homme déclara :

— Bon ! Il y a un membre du département d'enquête de Da Nang qui doit repartir. On va te transférer dès aujourd'hui et on t'expliquera le travail de ton prédécesseur.

Au QG de la brigade, il ne restait plus que le maigre, qui avait le grade d'aspirant, un sergent et deux soldats. Les autres, apparemment, avaient été envoyés en mission. Le sergent sortit accompagner Yeong-kyu.

— Tu connais le deuxième hélicoptère ?

Il n'avait pas l'intention de l'amener en voiture, cette fois. Le sergent lui tendit l'ordre de transfert et une carte d'identification fraîchement imprimée. Toutes les inscriptions étaient en anglais. Son regard fut attiré par la mention « Département d'enquête » et la diagonale rouge.

— Il te suffit de montrer ça et on te donnera un numéro d'embarquement.

— Je dois y aller maintenant ?

— Quelle question ! Tu crois qu'on est là pour s'amuser ? Ton transfert à Da Nang est une décision du QG. Tu restes en contact avec nous.

— D'accord, répondit Yeong-kyu en faisant le salut militaire.

— Quand j'irai à Da Nang, reprit le sergent en souriant, détournant les yeux, tu feras le guide, dans les PX<sup>1</sup>. J'y vais au moins une fois par mois.

Yeong-kyu se dirigea, comme on le lui avait indiqué, vers la route d'opérations militaires. Il avan-

---

1. Magasins situés sur les bases américaines réservés aux militaires.

çait dans la poussière soulevée par les véhicules de transport. S'il faisait du stop, personne ne risquait de s'arrêter. Sur cette route dégagée en plein cœur de la jungle, on pouvait être touché par des tirs de missiles. Yeong-kyu marchait au bord, le fusil en avant, comme s'il partait en reconnaissance. Un camion souleva un gros nuage de poussière. Après avoir parcouru une centaine de mètres, Yeong-kyu perçut un sifflement et se jeta instinctivement de côté. Il roula le long du rempart de sacs qui bordait la route et se retrouva à plat ventre. Il entendit un fracas, comme une immense fenêtre volant en éclats, et sentit son dos couvert de sable. Il attendait les détonations suivantes. Comme il ne se passait rien, il comprit que la cible avait dû être atteinte. Il releva sa tête couverte de sueur et de poussière pour regarder la route qui s'étirait devant lui. Une haute colonne de fumée noire s'élevait. Le camion qui l'avait dépassé était tombé sur le flanc, au milieu de la chaussée. La bombe l'avait percuté à l'avant. Le chauffeur, qui avait jeté un coup d'œil à Yeong-kyu en passant, avait été tué sur le coup. Une averse de missiles et d'obus de mortiers s'abattit sur la route et les sacs de sable furent dispersés dans un effroyable vacarme. C'était une offensive de grande envergure. Malgré l'éclat du soleil sur la vaste dune séparant la jungle des lignes de défense, il était impossible de distinguer quoi que ce soit. Une Jeep surgit à toute allure avec un officier à bord qui, parvenu à la hauteur de Yeong-kyu, s'écria :

— Eh, tu tiens à te faire tuer ? Mets-toi à l'abri, vite.

Appuyé contre un sac de sable, Yeong-kyu prit un peu d'eau dans sa gourde. En général, les attaques de cette violence duraient rarement plus d'une ving-

taine de minutes. À supposer que chaque Viêt-cong ait pour mission de lancer deux bombes, les réserves s'épuisaient au bout de ce laps de temps. Là, il devait s'agir d'une attaque impliquant une compagnie entière. Avant qu'éclatent les combats dans les rues du centre de Hôï An, on avait prévu une opération aérienne, témoins les deux vieux chasseurs bombardiers qui se livraient à des figures acrobatiques dans les airs.

Le deuxième hélicoptère se trouvait dans un état indescriptible. Quatre bombes étaient tombées sur la piste d'atterrissage asphaltée qui ressemblait à une piste d'athlétisme, et des blessés se tordaient de douleur dans une âcre fumée. Il n'y avait personne dans les abris autour de la piste d'envol et des baraquements. À l'ouest, on apercevait les soldats d'infanterie qui, dos au mur, tiraient avec leurs mitrailleuses de calibre 12,7. Plus loin, au-delà de la vaste plaine où se trouvait la compagnie, des bombes puissantes explosaient dans la jungle épaisse avec un fracas infernal. Autour de la piste s'entassaient les cartouches et la nourriture destinées aux sections. Yeong-kyu sauta dans une tranchée située en contrebas du bureau de contrôle. Le froid le saisit. Baissant les yeux, il s'aperçut que l'eau lui arrivait à la taille. Il jeta son fusil hors de la tranchée pour éviter de le mouiller. La sensation de froid ne dura qu'un instant car l'eau avait absorbé la chaleur du soleil et de la terre.

Observant les alentours, il vit d'autres soldats dans les tranchées. Vêtus de pantalons de jungle raccourcis, ils avaient le torse nu et portaient un casque métallique. Yeong-kyu se servit du sien pour puiser de l'eau boueuse qu'il se versa sur la tête. Du sable coula sur son visage. Le sifflement aigu d'un tir de mortiers

résonna de nouveau, aussitôt suivi d'une détonation. Se bouchant les oreilles, Yeong-kyu baissa le nez dans la boue.

Quelqu'un sauta dans la tranchée et se blottit derrière lui. Yeong-kyu ne le repoussa pas. Une nouvelle explosion retentit. Ses oreilles se mirent à bourdonner tandis que des mottes de terre sèche et un nuage de sable emplissaient l'air. Il sentit l'odeur piquante de la poudre à canon. Une pluie de bombes se déversait sur les bâtiments de l'héliport et la piste d'atterrissage.

— Les salauds ! Et l'artillerie, qu'est-ce qu'elle fabrique ? S'ils sont encore à calculer la trajectoire, l'ennemi va foutre le camp.

Lorsque les bombardements cessèrent, les deux soldats relevèrent la tête.

— C'est chez moi, ici... Qu'est-ce que tu fais là ?

— Il n'y a pas d'hélicoptère, aujourd'hui ?

Au lieu de s'excuser d'être entré dans une tranchée qui n'était pas la sienne, Yeong-kyu expliqua qu'il attendait l'hélicoptère.

— L'hélico ? Tu vas où ?

— À Da Nang.

— Tu as perdu la tête ou quoi ? Vu les circonstances, on ne peut même pas transporter de munitions. Tu vas là-bas en permission ?

— Non, en transfert.

— Il n'y a que les hélicoptères affectés aux opérations militaires qui décollent.

— C'est tous les jours comme ça ?

— C'est la première fois que je vois ça, depuis que je suis là, mais dans les sections, c'est sûrement pire.

Yeong-kyu se revit courir à perdre haleine dans une étroite ruelle de Hôi An.

— C'est pas comme à Chou Laï, lui dit le propriétaire de la tranchée.

— On est aux avant-postes de Da Nang...

— En tout cas, tu as de la chance. Nous, on n'est jamais allés à Da Nang, même pas à Tam Ky.

C'était pareil pour Yeong-kyu. En six mois, il n'avait vu qu'une morne jungle, l'eau boueuse de marais fangeux, des rizières immenses et une poussière rouge. Tout le monde l'enviait d'avoir pu sortir d'un tel enfer.

— T'as vraiment de la chance.

Il se contenta de hocher la tête. Comme un berger allemand bien dressé aux réflexes aiguisés, il n'avait fait que grimper, courir et ramper pendant des mois. Et d'un coup, c'était fini. Le visage de l'instructeur qui les formait aux missions spéciales flottait devant lui, avec ses lunettes noires : « Vous avez compris ? Le premier objectif de l'entraînement est de développer l'instinct, comme chez les animaux. L'instinct de combat du Marine est un instinct naturel. »

Le sifflement des bombes fendit le vent.

— Attention !

Les deux soldats se baissèrent, plongeant de nouveau la tête dans l'eau. Le bruit sec de l'explosion s'infiltra dans leurs tympanes. C'était une roquette de 88,9 mm. Yeong-kyu imagina les Viêt-congs se retirant en emportant leurs armes avec autant d'adresse que de rapidité. Le bruit indiquait d'où venaient les bombes. L'artillerie lançait des boulets de calibre 105 et des obus explosifs. Les canons à gros calibre allaient déclencher des tirs massifs pour rétablir les voies de communication. Les bombardements continuèrent jusqu'à l'arrivée des avions et les chenilles des chars blindés passèrent avec fracas. Yeong-kyu se hissa hors

de la tranchée. L'eau dégoulinait de son pantalon sur la terre sèche. Comme il se dirigeait vers la piste d'envol déserte, le soldat s'écria :

— Hé, c'est dangereux.

— C'est fini. L'opération est terminée, répondit Yeong-kyu, désignant de la pointe du fusil le char qui s'éloignait vers la vaste plaine.

Yeong-kyu demeura assis sur l'escalier en bois de la baraque qui faisait office de bureau de contrôle, jambes croisées, jusqu'à l'arrivée de l'officier de liaison accompagné d'un Américain. Vers le sud, les hélicoptères à longue queue de l'infanterie de marine américaine volaient en escadrille à haute altitude, escortés par des hélicoptères de combat. Sur la piste, les soldats des services sanitaires transportaient les blessés en courant, comblaient les trous, balayaient les restes des denrées qui venaient d'exploser.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Pousse-toi, lança l'opérateur radio à Yeong-kyu qui barrait le passage.

Yeong-kyu présenta sa carte.

— Je vois. Tu attends ton transfert.

Le radio considérait sans doute la diagonale rouge comme un signe d'autorité.

— Oui, confirma Yeong-kyu. Vous pouvez m'emmener à Da Nang ?

— Allez, monte.

Enjambant Yeong-kyu, l'opérateur radio pénétra dans la tour de contrôle. Puis le Marine américain nommé Anglico, encore vêtu de vêtements de jungle, gravit l'escalier à son tour. Tous deux semblaient gérer le transport des hommes et du matériel.

— Il n'y a pas de contrôle à l'embarquement ? demanda Yeong-kyu en tendant la tête.

— Pas pour les passagers. Embarque dès que tu

peux ! De toute façon, les hélicoptères atterrissent tous à l'héliport de l'armée de China Beach, à Da Nang.

— Mais...

— Écoute, en ce moment, on n'assure même plus le transport du ravitaillement. Tu crois qu'on peut trouver un hélico pour un simple transfert ?

— Si je ne pars pas, je vous préviens, vous serez responsable !

— C'est ça !

Le front plissé, l'agent de liaison proférait ses insultes à voix basse mais Yeong-kyu entendit nettement un « fils de pute ».

— Tu n'as qu'à marcher sur la route n° 1, ou ramper jusqu'à Hanoi, si tu préfères, c'est au choix.

Yeong-kyu ne connaissait pas l'administration. Même à l'époque où il pataugeait dans les marais, avec juste la tête et le fusil qui dépassaient, il n'avait jamais pensé qu'avec ses camarades, il errait sans but à cause de la négligence d'officiers, planqués dans les bureaux, qui, le café à la main, traçaient de vagues traits sur une carte à l'aide d'une équerre et d'un compas.

Au bout de la piste de décollage, les denrées s'entassaient. Yeong-kyu se contenta de regarder charger les hélicoptères.

— Hé, toi, aide-moi, dit un sergent-chef en passant devant lui, une grosse caisse sous chaque bras.

C'étaient des caisses en contreplaqué, propriété d'État à usage privé, comme on en voyait souvent. Leur contenu n'était généralement connu que de leurs propriétaires. Disons qu'on n'y trouvait ni vieux sous-vêtements ni uniformes militaires ni vaisselle.

— Je pars avec l'hélicoptère. Pas le temps de vous aider.

— Quoi?... Tu vas où ?

— À Da Nang.

En prononçant ces mots, Yeong-kyu avait l'impression que Da Nang était un paradis où il n'arriverait jamais.

— J'y vais, moi aussi. Aide-moi à porter ça, lança le sergent-chef, manifestement indifférent à la situation de Yeong-kyu.

Faute de pouvoir s'esquiver, ce dernier prit une caisse qu'il hissa sur ses épaules.

— On va pouvoir partir, dans le chaos général ?

— Je m'en charge... Je te prends en surplus, avec la caisse.

Le sergent-chef pressa le pas et s'arrêta soudain, comme sous l'effet d'une pensée.

— Tu n'essaies pas de désertter, par hasard ? s'inquiéta-t-il.

— J'ai un ordre de transfert.

— Quelle unité ?

— Département d'enquête.

Visiblement surpris, le sergent-chef toisa Yeong-kyu de haut en bas. Ce dernier ne put s'empêcher de l'observer à son tour. Il portait un uniforme de jungle américain tout neuf, sa casquette était amidonnée et ses bottes, couvertes d'une poussière blanche. Mais il aurait suffi de les frotter pour qu'elles brillent car elles étaient encore en bon état.

— Tu es transféré sur un poste important ? s'enquit-il. Si on faisait connaissance. Je suis le sergent-chef Yun, c'est moi le plus ancien, au camp de repos.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Le camp de repos et le département d'enquête sont en étroite relation. De toute façon, tu seras vite



au courant, reprit le sergent-chef sans que Yeong-kyu lui ait posé de question.

Le devançant, il courut vers la piste où s'aligeaient les hélicoptères. Dédaignant les appareils de ravitaillement, il se dirigea vers l'hélicoptère de combat qui les escortait. Il s'adressa dans un anglais approximatif à un jeune Américain tenant une mitrailleuse.

— Tu nous laisses monter et je te donne une bouteille de whisky.

Le soldat américain se pencha en avant pour lui demander de répéter. Lorsqu'il eut compris, il lui fit signe de la main pour qu'il se hâte de monter. Avec leurs caisses, ils durent presque ramper pour entrer dans l'hélicoptère. Le pilote demandait ce qui se passait.

— Ce sont des soldats du service de liaison d'urgence, répondit le mitrailleur américain.

Il adressa un clin d'œil aux deux passagers.

— Quel crétin ! Regarde son air ravi ! murmura le sergent-chef en coréen.

— Vous le connaissez ?

— Pourquoi je le connaîtrais ? S'il fait le malin, c'est parce que je lui ai promis une bouteille de whisky.

Le sergent-chef souleva le couvercle de la caisse pour en sortir une bouteille bien enveloppée qu'il tendit au mitrailleur. Le soldat américain se saisit de l'objet qu'il dissimula dans une caisse de munitions à moitié vide, non sans avoir brièvement regardé du côté du pilote – un officier – qui lui tournait le dos.

— Merci beaucoup. Je te ferai monter au retour, lança-t-il en souriant.

Le sergent-chef sourit à son tour et dit à Yeong-kyu :

— Le salaud... Je fais l'aller-retour une fois par

semaine, seulement. Il croit vraiment qu'on aura l'occasion de se revoir ? Le whisky est un fonds de commerce.

— Et qui va boire tout ce whisky, dans les deux caisses ?

— Qui te parle de boire ? L'idée, c'est de créer des bonnes relations entre le camp de repos et l'extérieur. À Da Nang, toutes les transactions commencent par là. Aujourd'hui, je m'en sers pour avoir une place dans un hélicoptère mais c'est exceptionnel. Normalement, un soldat de son rang n'a pas droit au whisky. Chez les Yankees, les militaires qui n'ont pas le grade de sergent ne peuvent boire que de la bière. Si le type regagne son unité aujourd'hui, il va y avoir du grabuge. Bon ! On va faire la sieste. Il y a au moins une heure et demie de vol. Cet engin n'atterrit qu'après avoir escorté tous les hélicoptères de ravitaillement.

S'asseyant contre la caisse, il étendit les jambes. Le moteur se mit à vrombir et l'appareil décolla. Un vent frais pénétra à l'intérieur.

— C'est grand, Da Nang ? demanda Yeong-Kyu.

— Bof ! C'est un peu comme sur une île, fit le sergent-chef indifférent, les yeux fermés. On est encerclé par l'ennemi. Chaque nuit, la guérilla lance des attaques en plein centre. Mais ce transfert à Da Nang, c'est une bonne affaire pour toi.

— Pourquoi une bonne affaire ?

— Allez ! Tu es venu faire de l'argent, non ? protesta le sergent-chef. Tu vas te retrouver au cœur du marché noir. Rien qu'en se promenant dans la rue, on se remplit les poches de dollars.

En dessous, la jungle épaisse, sombre comme l'enfer, semblait glisser lentement au fil de l'eau.